

Elaine Després
Université du Québec à Montréal

Désévolution chez le docteur Moreau

There is grandeur in this view of life with its several powers, having been originally breathed by the Creator into a few forms or into one; and that, while this planet has gone circling on according to the fixed law of gravity, from so simple a beginning endless forms most beautiful and most wonderful have been, and are being evolved¹.

Charles Darwin
The Origin of Species

Angleterre, 1859. Après plus de vingt ans d'attente et d'hésitations, Charles Darwin, provoqué par un jeune chercheur sur le point de publier une théorie similaire, fait finalement paraître son *Origin of Species*, résultat d'observations faites lors de son désormais célèbre voyage à bord du HMS Beagle. L'onde de choc de cette publication est à la hauteur des pires craintes du naturaliste : il n'est pas

1. Charles Darwin, *Origin of Species*, New York et Boston, M. M. Caldwell Co. Publishers, Berkeley Library, 1899 [1859].

si évident de convaincre l'homme (occidental de surcroît) qu'il n'a pas été créé par et à l'image de Dieu, mais a plutôt évolué à partir d'une forme primitive de primate.

Angleterre, 1896. Les théories désormais connues sous l'appellation de « darwinisme » reçoivent un appui global de la communauté scientifique, mais demeurent hautement controversées dans la société victorienne. Un jeune homme fasciné, Herbert Georges Wells, fait scandale en publiant un deuxième roman (après *Time Machine*² qui a fait fureur un an plus tôt) mettant en fiction les rouages de l'évolution du vivant : *The Island of Dr. Moreau*³.

En quoi ce roman est-il si scandaleux? Le cas de Wells est exemplaire : la littérature est aussi du savoir, et personne n'est dupe. Qu'il s'agisse de fiction, tous en conviennent, mais cela n'empêche pas le roman de soulever d'importantes questions éthiques et philosophiques (notamment sur la nature humaine). Et c'est sans compter les atteintes à la pudeur et à la bienséance anglaise. Mais revenons à l'aspect épistémique.

Observer le travail d'une théorie scientifique sur la fiction ne va pas de soi, ou du moins ne devrait pas aller de soi. C'est pourquoi nous prendrons quelques détours avant d'y arriver, ce qui nous mènera d'abord à voir quelle place prenait le darwinisme dans la vie et dans l'œuvre de H. G. Wells, puis à observer, en s'aventurant brièvement du côté de l'analyse discursive, quelle est la place le discours scientifique dans le roman *The Island of Dr. Moreau*. Tout ceci nous amènera finalement à observer plus en détail un mécanisme fictionnel fort ingénieux de la part de l'auteur : la narration d'une désévoluation. Les derniers chapitres du roman, en particulier celui intitulé « The Reversion of the Beast Folk », présentent les

2. H. G. Wells, *The Time Machine*, New York, Signet Classics, 2002, 123 p.

3. H. G. Wells, *The Island of Dr. Moreau*, New York, Signet Classics, 2005 [1896], 224 p. La version originale anglaise sera utilisée pour deux raisons : la traduction française faite au *Mercure de France* en 1901, toujours utilisée chez Gallimard, déforme complètement la structure du texte en modifiant les chapitres (beaucoup plus longs en français) et utilise un vocabulaire plus pauvre. Nous y reviendrons. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses suite à la citation, précédées de la mention *IDM*.

théories darwiniennes sous un angle trop souvent oublié, mais essentiel : sa nature profondément temporelle. L'histoire naturelle, comme on nomme souvent les sciences naturelles qui s'intéressent à l'évolution (prise au sens large), est avant tout une *histoire*. Une narration⁴. Dans le roman de Wells, cette narration prend une forme inversée puisque c'est d'une régression qu'il s'agit.

Wells, Darwin et Huxley

En cette fin de XIX^e siècle littéraire, à l'aube de ce qui sera plus tard la science-fiction, deux grands se disputent le lectorat : Jules Verne sur le continent et Herbert Georges Wells en Angleterre. Si le premier est très souvent cité comme un modèle dans le domaine de la littérature scientifique et, bien malgré lui, de la littérature jeunesse, c'est justement son rapport à la science qui le différencie le plus de celui qui nous intéresse ici.

Oscar Wilde avait très bien compris l'originalité de Wells lorsqu'en 1899, il le qualifiait de « Jules Verne scientifique » : Verne utilise la science — ou, plus précisément la technologie — pour l'exploration géographique du monde de son temps, alors que Wells explore la science elle-même. De plus, il se projette dans l'avenir, ce que Verne ne fait que très exceptionnellement, et se sert de la science pour modifier le monde. La science, chez Wells, transforme le mode de vie de l'humanité. Enfin, et peut-être surtout, il traite de manière audacieuse des sujets liés à la *biologie* et à l'*évolution*⁵.

Sans entrer dans les détails biographiques superflus, il est néanmoins nécessaire pour la démonstration d'expliquer ce qui lie Wells et la théorie de l'évolution. Herbert Georges Wells, né en 1866, étudia quelques années à la Normal School of Science de South Kensington, où il reçut notamment l'enseignement de Thomas Henry Huxley pendant un an. Cet élément biographique est d'ailleurs transposé dans *The Island of Dr. Moreau* sur le

4. Lire à ce sujet Pierre Dumouchel, « Le rôle de la fiction en biologie évolutionniste », *Théorie, Littérature, Enseignement : T.L.E.*, Presses universitaires de Vincennes, septembre 1993, n° 11, p. 73-85.

5. Joseph Altaïrac, *Herbert George Wells : Parcours d'une œuvre*, Amiens, Encrage Edition, 1998, p. 22-23.

personnage de Prendick, le narrateur, qui affirme avoir été l'élève d'Huxley. Surnommé « le bouledogue de Darwin », T. H. Huxley (1825-1895) est un biologiste britannique, fervent évolutionniste, agnostique et ami de Charles Darwin. Lorsque Darwin publia sa théorie, il fit très peu d'effort pour la défendre contre les attaques. C'est plutôt Huxley qui s'en chargea, notamment lors du célèbre débat avec l'évêque d'Oxford, Samuel Wilberforce, en 1860 (sept mois après la publication de *Origin of Species*).

L'enseignement de T. H. Huxley a eu une importance marquante dans la vie de Wells, vie qu'il a occupée autant à l'écriture littéraire qu'à la vulgarisation scientifique. « Le darwinisme fut pour Wells, tout au long de sa vie, un "credo" qui ne fut jamais remis en cause : une foi, en quelque sorte, rationnelle et positive⁶. » En effet, les théories de l'évolution et plus particulièrement le darwinisme jouent un rôle important dans son œuvre, et ce, dès son premier roman, *The Time Machine* (1895), qui raconte l'histoire d'un inventeur britannique qui, grâce à une machine à voyager dans le temps, se retrouve 800 000 ans dans le futur. Il rencontre alors des hommes primitifs dont la vie est dominée par la peur d'être capturé par des bêtes étranges, qui s'avèrent être également des descendants sous-développés de l'être humain. Celui-ci se serait scindé en deux espèces distinctes au fil de l'évolution : une espèce bestiale et cannibale vivant sous terre (les Morlocks, descendants des classes ouvrières) et une espèce paisible vivant dans l'abondance de la forêt (les Eloi, descendants de la classe moyenne et des bien nantis). Application tout à fait originale de la théorie de l'évolution, Wells va encore plus loin en projetant son voyageur temporel dans un futur distant où il tue un animal qu'il reconnaît ensuite être un des derniers descendants de l'espèce humaine⁷.

Si cette première exploration du potentiel fictionnel de la théorie de Charles Darwin par Wells est très réussie, c'est son deuxième roman qui

6. Gwenhaël Ponnau, « La preuve par deux du darwinisme : *La machine à explorer le temps* et *L'île du docteur Moreau* », *Europe : revue littéraire mensuelle*, vol. 64, n° 681-682, janv.-fév. 1986, p. 76.

7. Cette partie de l'histoire est tirée du chapitre qui a été coupé par Wells dans la première édition, jugé trop troublant pour le public de l'époque, puis ajouté à certaines éditions contemporaines en tant que fin alternative.

retiendra ici notre attention. En effet, *The Island of Dr. Moreau* est construit tout entier sur l'idée de l'évolution des espèces et pose la question de la définition de l'être humain par rapport aux animaux inférieurs (selon la terminologie de Darwin), en brouillant les frontières qui les séparent. Si cette frontière est devenue poreuse, Darwin affirme néanmoins que la différence entre les humains les plus primitifs et les animaux inférieurs les plus évolués ne peut que demeurer immense.

La différence, sans nul doute, resterait encore immense même si l'un des singes supérieurs avait été amélioré ou civilisé dans la même proportion qu'un chien a pu l'être en comparaison de ses formes parentes, le loup et le chacal⁸.

Mais la théorie de Darwin n'explique pas tout et laisse de nombreuses zones d'ombre, d'incertitude, comme toute théorie scientifique, par opposition à un récit mythique qui serait totalisant. Wells tire d'ailleurs parti de ces zones d'incertitude et les comble par la fiction. Si le fonctionnement général de l'évolution des espèces par la sélection naturelle est largement décrit, le mécanisme biologique (la génétique) qui permet les transmissions héréditaires de caractères d'une génération à l'autre demeure nébuleux pour Darwin, tout comme le laps de temps nécessaire pour que des changements affectent véritablement les caractéristiques définissant une espèce. Ainsi, le mécanisme incertain est remplacé par l'action humaine de Moreau grâce à la vivisection, qui permet de transformer un « animal inférieur » en être presque humain, dans un très court laps de temps (quelques jours, voire quelques semaines). La vivisection remplace ainsi la mutation et l'hybridation dans le processus évolutif accéléré par le docteur Moreau.

Wells, romancier et vulgarisateur

Les quatre romans les plus célèbres de H. G. Wells (*The Time Machine*, *The Island of Dr. Moreau*, *War of the Worlds* et *Invisible Man*) sont souvent regroupés sous l'appellation « scientific romances », mais toute

8. Charles Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe* [*The Descent of Man*], Paris, Institut Charles Darwin International et Éditions Syllepse, 2000, p. 149.

son œuvre ne s’y limite pas. En plus des autres romans et nouvelles qu’il a publiés, il est également l’auteur de nombreux articles de vulgarisation scientifique⁹. Ces deux formes sont, dans son œuvre, complémentaires : les romans contiennent des extraits des articles et les articles tirent leurs exemples des romans. Deux d’entre eux attireront notre attention : « The Limits of Individual Plasticity », publié dans le *Saturday Review* en janvier 1895, et « Human Evolution, an Artificial Process », publié dans le *Fortnightly Review* en octobre 1896. Le premier est particulièrement intéressant en ce que de longs passages ont été repris mot à mot dans le chapitre « Dr. Moreau Explains » de *The Island of Dr. Moreau*.

Dans ces deux textes de genre très différent (l’essai et le roman), Wells décrit une même réalité scientifique, une nouvelle technique, la vivisection. Cette technique permet de modifier l’apparence d’un être toujours vivant en procédant à des ablations et à des greffes chirurgicales. Controversée, la méthode existe bel et bien et n’a rien d’imaginaire. L’essai publié dans le *Saturday Review* est un simple texte de vulgarisation scientifique (comme on pourrait en lire sur le clonage ou les cellules souches aujourd’hui) qui vise à informer le lectorat anglais des découvertes médicales récentes. Mais pourquoi cette controverse? Qu’est-ce qui pose problème dans le fait de défier la plasticité du vivant, et de l’homme plus particulièrement? C’est l’hybridité qu’elle permet, bien sûr, et l’inévitable problème identitaire qui l’accompagne. L’identité est affaire de catégories et lorsque celles-ci ne tiennent plus, une crise advient. Et elle est d’autant plus importante que la catégorie identitaire est englobante (famille, région, pays, race). Puisque, dans le cas qui nous occupe, il s’agit de l’espèce, on peut imaginer la profondeur de la crise. C’est donc à une question particulièrement délicate que Wells s’attaque, ce qui explique sans doute l’importance qu’il y accorde en multipliant les points de vue.

Dix-sept phrases du roman sont presque identiques à celles de l’essai. Hasard ou simple récupération? Absolument pas, puisque cette similarité alimente un intertexte des plus actifs. Si les mots sont les mêmes, ou

9. Une importante sélection de ces articles sont publiés dans Robert M. Philmus et David Y. Hughes [dir.], *H. G. Wells: Early Writings in Science and Science Fiction*, Berkeley, University of California Press, 1975, 249 p.

presque, le sens qui s'en dégage est radicalement différent. D'un article qui s'émerveille des possibilités de la vivisection (rappelant étrangement les utopies transhumanistes) comme le remède idéal aux déterminismes biologiques¹⁰, il tire un roman où cette technique est appliquée et montre les questionnements qu'elle soulève, les dangers de dérapage qu'elle produit. Mais la science qui sous-tend le roman *The Island of Dr. Moreau* n'est pas que réaliste et Wells a bien compris que c'était là la force et l'intérêt de la littérature : amener la réflexion au-delà de ce que permet l'essai et l'article de vulgarisation grâce à l'imaginaire.

Si les similitudes entre les deux textes proposent des pistes sur le sens à leur donner, ce sont surtout les dissemblances qui fourniront des réponses. Ainsi, la première différence fondamentale entre les deux textes est leur contexte énonciatif. Dans le cas plutôt simple de l'essai, il s'agit d'un journaliste spécialiste qui détient le rôle de l'énonciateur et transmet un savoir à un lectorat large et indifférencié, typiquement moins connaisseur que lui. Pour le roman, la situation est beaucoup plus complexe, puisqu'au rapport auteur/lecteur de l'article qui existe aussi dans le roman, il faut ajouter deux niveaux d'énonciation narrative. Le premier énonciateur est évidemment le narrateur du roman, Prendick, qui raconte son histoire, ce qu'il a vu et entendu. Or, dans l'extrait qui nous occupe, c'est le discours de Moreau qu'il relaie, ce dernier devenant par le fait même deuxième énonciateur et Prendick, destinataire. Tout ça peut sembler abstrait, mais les statuts de Moreau (savant fou) et Prendick (savant éthique) changent tout. Dans l'article, un journaliste décrit une technique à même d'améliorer la vie humaine, alors que dans le roman, un savant fou explique à un autre savant, effrayé par les conséquences, la technique qu'il utilise pour faire souffrir des cobayes. Il s'agit pourtant des mêmes mots et de la même technique. L'éthos opposé des deux

10. « We overlook only too often the fact that a living being may also be regarded as raw material, as something plastic, something that may be shaped and altered, that this, possibly, may be added and eliminated, and that the organism as a whole developed far beyond its apparent possibilities. » (H. G. Wells, dans Philmus et Hughes, *op. cit.*, p. 36) « Nous oublions trop souvent le fait qu'un être vivant peut aussi être vu comme un matériau brut, comme quelque chose de plastique, quelque chose qui peut être transformé et altéré, peut être ajouté ou éliminé et qu'un organisme en tant que tout se développe bien au-delà de ses capacités apparentes. » (je traduis)

énonciateurs, l'objectivité journalistique d'un côté et la folie du sociopathe de l'autre, provoque donc un renversement du sens et de la portée du savoir en jeu.

Outre cette différence énonciative, d'autres petites divergences existent entre les deux textes : des mots qui diffèrent, des expressions inversées, des prépositions ajoutées ou soustraites, voire des paragraphes entiers. Bien sûr, la plupart de ces divergences s'expliquent par la simple réécriture stylistique ou par les impératifs romanesques, mais laissons-les de côté pour nous intéresser à celles qui peuvent nous en apprendre davantage sur la portée épistémique du discours en question.

Dans l'essai, Wells parle de la vivisection comme d'une « new kind of grafting¹¹ », alors que, dans le roman, le mot *new* n'apparaît pas. En réalité, la vivisection est une méthode futuriste qui offre des possibilités, mais qui n'a pas fait ses preuves, alors que dans la fiction, il s'agit d'exposer les conséquences tangibles, rendant la nouveauté de la technique caduque. De même, l'essai parle d'utiliser les parties de « fresh-killed animal¹² », Moreau évoquant plutôt celles de « victim freshly killed » (*IDM*, p. 110). L'épithète *fresh-killed* explique la nécessité de la fraîcheur des hypothétiques cadavres animaux utilisés pour le bon fonctionnement de la technique et ne suppose aucune action précise. De plus, le choix du mot *animal* met l'accent sur la nature générique et impersonnelle des éventuels cobayes. Par contre, le mot *victim*, utilisé dans le roman, fait généralement plutôt référence à des êtres humains qu'à des animaux et suppose qu'ils ont effectivement subi un traitement nocif, impression renforcée par le fait qu'ils sont *freshly killed*, une expression qui évoque une action récente plus qu'un simple état. Ainsi, le ton froidement objectif de l'essai permet de parler des possibilités futures de la technique sans se préoccuper des éventuelles conséquences, alors que le roman ne fait que cela.

Dans un autre extrait, Moreau décrit les spécimens qui pourraient éventuellement être fabriqués par la vivisection. Wells nous fournit ainsi

11. H. G. Wells, dans Philmus et Hughes, *op. cit.*, p. 37.

12. *Ibid.*

un autre exemple où il comble les indéterminations de la science par de l'imaginaire, posant ainsi le problème sous un angle différent. L'essai se limite à donner pour exemple le travail bien réel d'un vivisectionniste du XVII^e siècle, John Hunter, alors que le roman propose une série de chimères possibles nommées par Moreau « *monsters manufactured* » (*IDM*, p. 110), expression qui déclenche chez Prendick une réaction de compréhension indignée. S'il n'avait pas encore saisi ce qui se tramait, l'idée d'un monstre fabriqué par l'homme le plonge dans les horreurs de la littérature gothique, *Frankenstein* aux premières loges. La répulsion qu'il éprouve à l'idée même de ces créatures est basée dans son inconscient, et non dans sa conception de la science expérimentale. Pour lui, il ne s'agit plus de créer de simples hybrides, mais de véritables monstres.

Un peu plus loin, c'est l'attitude du chercheur vis-à-vis du savoir et de la science qui est mise de l'avant, en particulier celle partagée par les savants fous : une passion immodérée et souvent (auto)destructive pour la connaissance, le plus souvent dénotée par l'utilisation de superlatifs pour décrire leur champ spécifique de recherche. Ainsi, « *And yet this has never been sought as an end and systematically by investigators*¹³ » devient dans la bouche de Moreau : « *And yet this extraordinary branch of knowledge has never been sought as an end, and systematically, by modern investigators, until I took it up!*¹⁴ » (*IDM*, p. 111) C'est l'irrépressible désir de dépasser les limites de la connaissance qui motive le docteur Moreau, limites qui sont pourtant essentielles. La passion ignore les frontières et celles-ci seront franchies un jour ou l'autre si l'on adhère à un positivisme aveugle. Wells se permet ce commentaire, ce qu'il ne pouvait pas faire dans un article de vulgarisation.

Mais laissons là les limites de la plasticité du vivant, qui pourraient nous fournir d'autres nombreux exemples, et tournons-nous vers les théories de l'évolution, grâce au deuxième article mentionné plus haut :

13. *Ibid.*, p. 38.

14. « Cependant, cette extraordinaire branche de la connaissance n'avait jamais été cultivée, comme une fin et systématiquement, par les investigateurs modernes, jusqu'à ce que je la prenne en main. » La traduction de Henry D. Davray est tirée de l'édition du *Mercure de France* parue en 1901 et reprise par Gallimard dans son édition de poche de 1996 (coll. « Folio »).

« Human Evolution, an Artificial Process ». Dans la première partie, Wells explique les raisons qui font que nous ne pouvons appliquer le darwinisme à la société humaine (souvent nommé darwinisme social) : la sélection naturelle se fait obligatoirement par la mort des individus les plus faibles et les changements peuvent se produire d'une génération à l'autre; or, les générations humaines sont beaucoup trop longues pour expliquer la vitesse de l'évolution de la société. Il explique donc les caractéristiques de l'homme civilisé par deux facteurs distincts :

1) un facteur héréditaire, l'homme naturel, qui est le produit de la sélection naturelle, le singe supérieur, un type d'animal plus obstinément inaltérable que n'importe quelle autre créature vivante; et 2) un facteur acquis, l'homme artificiel, une créature extrêmement plastique, faite de tradition, de conditionnement et de pensée raisonnée. [...] Et le péché est le conflit entre ces deux facteurs, ainsi que j'ai essayé de l'exprimer dans mon *Île du docteur Moreau*¹⁵.

Moreau, dans ses expériences, court-circuite le « facteur héréditaire » en donnant une forme humaine à des animaux, mais le « facteur acquis » lui échappe. Les hommes-animaux cèdent rapidement à leur atavisme, dès que leur structure communautaire maintenue par la répression de Moreau s'effondre. Le chapitre « The Reversion of the Beast Folk », l'avant-dernier du roman, est justement une illustration de cet échec et de ce retour progressif.

Humanité et bestialité

L'idée de régression est omniprésente dans ce chapitre, d'abord dans le titre, qui contient l'idée de l'inversion d'un processus, de la désévolution, mais aussi propose une appellation des créatures de Moreau, les *Beast Folk*. Cette appellation ne va pas de soi et pose problème tout au long du roman. L'hybridité des créatures, leur unicité et leur nature instable rendent presque impossible leur dénomination. La façon dont le narrateur les nomme et l'évolution de ces noms au fil du chapitre qui traite justement de leur régression sont donc significatives. Dans l'ordre

15. H. G. Wells, dans Philmus et Hughes, *op. cit.*, p. 217 (je traduis).

d'apparition et selon leur occurrence, il utilise les termes : *Beast People* (2), *Thing* (2), *Men and Women* (1), *Hunched, grotesque figures* (1), *Beast Folk* (6), *Half-humanized brutes* (1), *Monster* (4), *Brute* (5), *Creature* (5), *Beast* (6), *Beast creature* (1), *Beast monsters* (2)¹⁶. On peut aisément voir que les expressions font d'abord référence à l'hybridité et à l'humanité des créatures par la conjonction de mots liés à la bestialité (*beasts, brutes, monsters*) et de termes liés plutôt à l'humanité (*people, man and woman, folk, humanized*). Graduellement, l'accent est mis de plus en plus sur l'animalité et la monstruosité. La traduction française ne permet pas cette nuance puisque, dans le même extrait, les mots choisis sont beaucoup plus pauvres et se limitent surtout à « monstre » ou à « brute ». Ainsi, les deux pôles, humain et animal, entre lesquels se situent les hybrides transparaissent dans le langage. Comment se définissent ses pôles?

Dans *The Descent of Man*, Darwin consacre deux chapitres aux facultés mentales de l'homme et des animaux et entreprend le projet minutieux d'explorer la frontière qui sépare l'homme des autres animaux, en insistant bien sur le fait qu'elle est largement graduelle et variable.

Si aucun être organique, l'homme excepté, n'avait possédé quelque capacité mentale, ou si les capacités de ce dernier avaient été d'une nature totalement différente de celles des animaux inférieurs, alors nous n'aurions jamais pu nous convaincre que nos hautes facultés ont été développées graduellement. Mais on peut montrer qu'il n'existe aucune différence fondamentale de ce genre. [...] L'intervalle est comblé par d'innombrables gradations¹⁷.

Pour faire cette démonstration, il établit une liste des capacités mentales en mettant l'accent sur celles qui sont souvent identifiées comme séparant les hommes des animaux. Pour chacune d'elle, il explique quels sont les animaux qui font preuve, à divers degrés, de ces facultés

16. Cette variété d'appellations est intéressante en ce qu'elle évoque la situation du Monstre dans *Frankenstein, or The Modern Prometheus* de Mary Shelley (1818), roman qui a clairement influencé H. G. Wells. En effet, le personnage qui est généralement identifié sous le nom de « Monstre » en français n'a jamais de nom ou de dénomination définitive, lui interdisant une définition claire et stable de son identité hybride. On voit bien ici que Wells utilise un procédé similaire.

17. H. G. Wells, dans Philmus et Hughes, *op. cit.*, p. 150.

en s'appuyant sur des exemples concrets. Par le fait même, il note les problèmes méthodologiques qui nous empêchent d'établir avec certitude la frontière. Darwin base son analyse à la fois sur des observations (un peu à l'emporte-pièce, sans véritable méthodologie ou protocole), mais surtout sur de nombreuses études qu'il cite abondamment. Malgré l'impression qu'on en a souvent aujourd'hui, Darwin était loin d'être seul à avancer des idées de ce genre, qui n'avaient rien de la génération spontanée. Dans son étude, le choix des facultés mentales comparatives n'est basé sur aucune étude précise (selon ses dires), mais plutôt motivé par les besoins de la démonstration : « Mon objectif dans ce chapitre est de montrer qu'il n'existe aucune différence fondamentale entre l'homme et les mammifères supérieurs pour ce qui est de leurs facultés mentales¹⁸. » Les capacités en question sont : la curiosité, l'imitation, l'attention, la mémoire, l'imagination, la raison, l'abstraction (qu'il groupe avec les conceptions générales, la conscience de soi et l'individualité mentale), le langage, le sentiment de la beauté, la croyance en Dieu et la religion, le devoir et, finalement, la sociabilité.

La démonstration fictionnelle de H. G. Wells ne met pas de l'avant toutes ces facultés, et l'extrait sur lequel nous porterons plus précisément notre attention concerne surtout la religion, l'imitation, l'abstraction et le langage.

L'Homme-chien et la religion

Les premiers paragraphes du chapitre « The Reversion of the Beast Folk » décrivent une situation qui en dit long sur l'importance de la religion dans la communauté des *Beast Folk*. Moreau et Montgomery sont morts, le chaos s'installe progressivement dans l'île et Prendick s'inquiète de son sort. Pour tenter de ramener un peu d'ordre, il explique aux créatures que Moreau n'est pas vraiment mort, qu'il les voit agir et qu'il reviendra un jour pour punir ceux qui ne respectent pas les lois :

« Children of the Law, » I said, « he is not dead. » [...] « He has changed his shape — he has changed his body, » I went on. « For a time you will not see him. He is... there » — I pointed

18. *Ibid.*, p. 150.

upward — « where he can watch you. You cannot see him. But he can see you. Fear the Law¹⁹. » (*IDM*, p. 162-163)

Les créatures le croient d'emblée pour une seule raison : un animal ne peut mentir. « They were staggered at my assurance. An animal may be ferocious and cunning enough, but it takes a real man to tell a lie²⁰. » (*IDM*, p. 188) Serait-ce là une différence fondamentale? Wells n'y revient pas et Darwin n'en parle pas vraiment, mais on pourrait le penser. Le mensonge demande une pensée complexe du sujet, qui se projette dans l'avenir et qui parvient à élaborer un plan abstrait dans ses rapports aux autres. Ainsi, par ce mensonge de Prendick, d'homme qui joue au dieu créateur, Moreau devient soudainement une figure christique pour les besoins de la cause. Le rapport du savant à Dieu et à la religion est d'ailleurs assez paradoxal, puisqu'il affirme un peu plus tôt être croyant. Mais croyant ne signifie pas pratiquant. Il prétend également mieux connaître les lois de Dieu que quiconque, se les étant appropriées, ce qui serait sans aucun doute jugé hérétique par n'importe quelle religion. De plus, il amalgame pratiques religieuse et scientifique, se considérant un meilleur croyant en ce qu'il créé grâce à la science (à l'image de Dieu), alors que Prendick se borne à observer la nature : « It may be I fancy I have seen more of the ways of this world's Maker than you — for I have sought His laws, in my way, all my life, while you, I understand, have been collecting butterflies²¹. » (*IDM*, p. 114) Il devient ainsi à ses yeux et à ceux de ses créatures, comme Maurice Renard le propose dans son roman-hommage à Wells, *Le docteur Lerne*²², un véritable sous-dieu.

19. « "Enfants de la Loi, il n'est pas mort." [...] "Il a changé de forme, continuai-je — il a changé de corps. Pendant un certain temps, vous ne le verrez plus. Il est là... là — je levai la main vers le ciel — d'où il vous surveille. Vous ne pouvez le voir, mais lui vous voit. Redoutez la Loi." »

20. « Mon assurance les frappa de stupeur. Un animal peut être féroce et rusé, mais seul un homme peut mentir. »

21. « Il se peut que je me figure être un peu mieux renseigné que vous sur les méthodes du Créateur de ce monde — car j'ai cherché ses lois à ma façon, toute ma vie, tandis que vous, je crois, vous collectionnez des papillons. »

22. Maurice Renard, « Le docteur Lerne, sous-dieu », Francis Lacassin et Jean Tulard [dir.], *Romans et contes fantastiques*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990 [1908], p. 59-212.

Sans être un roman athée comme *Frankenstein* peut l'être, *The Island of Dr. Moreau* agit plutôt comme une parodie des pratiques religieuses et en particulier des religions chrétiennes avec ses commandements (*Laws*), sa résurrection annoncée (Moreau) et ses tabous sexuels. Ces traces de la société victorienne et du protestantisme dans la figuration même des *Beast Folk* sont motivées par une évidente volonté critique de l'auteur. Ce roman n'est pas qu'une réflexion sur la science, mais aussi sur la supposée supériorité du Victorien moyen. Subtilement (il ne fallait tout de même pas trop heurter les sensibilités), il montre à quel point les croyances religieuses des Britanniques, leur supposé décorum, ne sont guère plus évoluées que celles des *Beast Folk*.

En effet, ces derniers ne pratiquent pas une religion primitive animiste, au sens où l'entend Émile Durkheim²³, mais partagent plutôt un ensemble de croyances qui ne visent pas à trouver des explications surnaturelles à des événements inexplicables, mais bien à plaire à un dirigeant autoritaire. Si les *Beast Folk* obéissent à un être supérieur (mais réel, terrestre), il n'y a aucun signe dans leur système de pensée qui laisse présager une quelconque propension à formuler des conceptions d'un ordre général de l'existence²⁴. Il semble donc évident que les *Beast Folk* ne suivent pas une évolution normale ni un rapport au monde similaire aux animaux naturels (par opposition à ceux modifiés ou créés par l'homme). Les animaux (incluant les humains), selon les théories de Darwin, héritent leurs traits du hasard et d'un jeu de compétition naturelle, et non du calcul d'un être rationnel. Les *Beast Folk*, au contraire, ont été créés, ce qui ne peut qu'altérer leur rapport ontologique au monde. Leur hybridité physique, véritables chimères, se reflète dans une hybridité culturelle. Il ne s'agit

23. « Nous disons d'un système religieux qu'il est le plus primitif qu'il nous soit donné d'observer quand il remplit les deux conditions suivantes : en premier lieu, il faut qu'il se rencontre dans des sociétés dont l'organisation n'est dépassée par aucune autre en simplicité; il faut de plus qu'il soit possible de l'expliquer sans faire intervenir aucun élément emprunté à une religion antérieure. » (Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, Presses universitaires de France, 1968 [1912], p. 13)

24. Clifford Geertz, tel que cité par Michael V. Angrosino, *The Culture of the Sacred. Exploring the Anthropology of Religion*, Propect Heights (Illinois), Waveland Press, 2004, p. 7.

pas d'humains primitifs ou d'animaux évolués, ils ne représentent aucun stade de l'évolution, mais bien un amalgame artificiel de différents stades. Cette nature problématique se reflète forcément dans leur organisation sociale qui montre paradoxalement des signes d'animalité et de civilisation avancée (au sens où on l'entendait au XIX^e siècle), comme la présence de lois, par exemple.

Mais qu'est-ce donc que cette Loi? Il faut revenir beaucoup plus tôt dans le roman pour avoir des explications, alors que Prendick se retrouve pour la première fois parmi les *Beast Folk*, dans la caverne où ils se réunissent. Notons que Prendick, à ce moment de l'histoire, n'a pas encore eu droit aux explications de Moreau, et croit toujours qu'il s'agit d'expériences d'animalisation d'êtres humains, et non l'inverse. Prendick décrit son expérience en ces termes :

All of them [were] swaying in unison and chanting : « Not to go on all Fours; that is the Law. Are we not Men? » « Not to suck up Drink; that is the Law. Are we not Men? » « Not to eat Flesh nor Fish; that is the Law. Are we not Men? » « Not to claw Bark of Trees; that is the Law. Are we not Men? » « Not to chase other Men; that is the Law. Are we not Men? » [...] A kind of rhythmic fervor fell on all of us; we gabbled and swayed faster and faster, repeating this amazing law²⁵. (*IDM*, p. 91-92.)

Le fait de poser la question rhétorique « Are we not Men? » de façon répétée, comme un mantra, met en évidence le fait qu'elle n'est pas rhétorique justement. Sont-ils des hommes? Le seul fait de participer à un rituel religieux pourrait suggérer que oui. Plusieurs personnes affirment qu'il s'agit là d'un trait typiquement humain. Voyons ce que Darwin en dit :

25. « [...] tous se balanç[ai]ent et chanta[ai]ent à l'unisson : "Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes? — Ne pas laper pour boire. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes? — Ne pas manger de chair ni de poisson. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes? — Ne pas griffer l'écorce des arbres. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes? — Ne pas chasser les autres Hommes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes?" [...] Une sorte de ferveur rythmique s'empara de nous tous; avec un balancement et un baragouin de plus en plus accélérés, nous répétâmes les articles de cette loi étrange. »

Le sentiment de la dévotion religieuse est d'une haute complexité, et consiste en de l'amour, en une soumission complète à un supérieur transcendant et mystérieux, en un fort sentiment de dépendance, de peur, de respect, de gratitude, d'espoir pour l'avenir, et peut-être en d'autres éléments. Aucun être ne saurait éprouver une émotion si complexe avant d'avoir atteint dans ses facultés intellectuelles et morales un niveau d'avancement au moins modérément élevé. Néanmoins, nous voyons quelque analogie éloignée entre cet état d'esprit et l'amour profond qu'éprouve un chien pour son maître, et qui est associé avec une soumission complète, un peu de crainte, et peut-être d'autres sentiments. [...] Le Professeur Braubach va jusqu'à soutenir que le chien regarde son maître comme un dieu²⁶.

D'ailleurs, l'exemple du chien revient constamment pour illustrer les capacités mentales des animaux. En bon Britannique, Darwin mentionne à maintes reprises ses observations du comportement de son chien ou de ceux de ses amis. Compatriote du naturaliste, Wells accorde également beaucoup d'intérêt et d'affection pour la race canine qui est représentée dans le roman par l'Homme-chien (*Dog Man* ou *St. Bernard Man* dans le texte). Il est le seul des *Beast Folk* identifié comme un ami par le narrateur et également le seul dont il peut supporter la présence sans éprouver de répulsion. Or, le comportement de l'Homme-chien tient davantage du chien que de l'homme, et ce, même avant le début de sa régression. Il présente une fidélité et une soumission qui tiennent peu de l'humain, sinon dans son rapport aux puissances divines. Selon Darwin,

L'amour d'un chien pour son maître est proverbial; comme le dit d'une façon pittoresque un auteur ancien : « Un chien est le seul être sur cette terre qui vous aime plus qu'il ne s'aime lui-même. » On a vu un chien à l'agonie caresser son maître, et chacun a entendu parler de ce chien qui, étant l'objet d'une vivisection, léchait la main de celui qui opérait²⁷.

Cette situation n'est pas très différente de celle décrite par Wells.

26. Charles Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, op. cit., p. 181.

27. *Ibid.*, p. 154.

Le chapitre « The Reversion of the Best Folk » s'ouvre justement sur l'Homme-chien, alors que Moreau et Montgomery viennent de mourir. Selon ses dires, le sentiment général partagé par l'ensemble des *Beast Folk* est :

The Master is dead; the Other with the Whip is dead. The Other who walked in the Sea is — as we are. We have no Master, no Whips, no House of Pain, any more. There is an end. We love the Law, and will keep it; but there is no pain, no Master, no Whips for ever again²⁸. (*IDM*, p. 186)

Cette réaction a tout de celle des esclaves libérés, une réaction bien humaine face à une liberté soudaine provoquée par la mort du maître. Or, la réaction de l'Homme-chien est différente : il se cherche un nouveau maître à qui obéir. Dès le début du chapitre, on le voit veillant sur Prendick, à qui il proclame aussitôt : « I am your slave, Master », puis, un peu plus loin : « The Master's will is sweet. » Wells met bien l'accent sur la nature canine de l'hybride, il parle de « ready tact of his canine blood », de « licking kiss²⁹ ». En se soumettant ainsi à Prendick, l'Homme-chien refuse la compagnie et le parti de ses semblables, les autres *Beast Folk*, et, ce faisant, s'éloigne des capacités mentales proprement humaines identifiées par Darwin, notamment la sympathie. Selon Darwin, la sympathie pour autrui, qui doit être distinguée de l'amour d'un chien pour son maître, est à la base de l'organisation sociale humaine et de la morale (la morale étant, selon lui, la seule chose qui différencie véritablement l'homme de l'animal).

Pour en revenir à la religion, notons que l'indice qui indique à Prendick le début attendu de la régression des *Beast Folk* (Moreau et Montgomery l'avaient averti) est justement l'abandon progressif des principes des Lois, en particulier les principes liés à la décence et à la monogamie. Prendick explique que, au début de sa cohabitation, les créatures respectaient les usages établis par la Loi et agissaient avec un certain décorum. Pour le

28. « Le Maître est mort, l'Autre avec le Fouet est mort; l'Autre qui marchait dans la mer est... comme nous sommes. Nous n'avons plus ni Maître, ni Fouets, ni Maison de Douleur. C'est la fin. Nous aimons la Loi et nous l'observerons; mais il n'y aura plus jamais, ni Maître, ni Fouets, jamais. »

29. « Je suis ton esclave, Maître »; « la volonté du maître est bonne »; « le rapide tact de son hérédité canine »; « lécher ma main »

Britannique victorien fin de siècle qu'il est, la limite de la bestialité se situe là justement, dans le décorum, en particulier pour les femmes :

Some of them — the pioneers, I noticed with some surprise, were all females — began to disregard the injunction of decency — deliberately for the most part. Others even attempted public outrages upon the institution of monogamy. The tradition of the Law was clearly losing its force³⁰. (*IDM*, p. 192)

Cet extrait est d'ailleurs souvent identifié comme celui qui choquait le plus les lecteurs de l'époque.

L'Homme-singe et le langage

Toutefois, la religion n'est pas le seul attribut humain qui est en jeu ici. Un autre personnage, l'Homme-singe (*Monkey Man* dans le texte), même s'il apparaît seulement dans quelques lignes, n'en concentre pas moins un ensemble d'idées sur l'évolution et la distinction au niveau des capacités mentales entre l'homme et les animaux les plus évolués.

Selon Darwin, l'utilisation du langage, autrement dit le recours à des sons modulés pour communiquer une idée, un concept, peu importe sa complexité ou son extrême simplicité, ne distingue en rien les hommes des animaux en ce que ces derniers utilisent différentes formes de langage. De même, l'esprit d'abstraction et de conceptualisation serait également présent sous une forme minimale chez certains animaux. Ce qui différencierait l'homme au niveau du langage des autres mammifères serait plutôt sa capacité à combiner les sons et les idées, à faire des enchaînements complexes de pensées. Il note également que les animaux, les chiens notamment, sont à même de comprendre des enchaînements de pensées relativement complexes énoncés par des humains.

30. « Quelques-uns — et ce furent tout d'abord à ma grande surprise les femelles — commencèrent à négliger les nécessités de la décence, et presque toujours délibérément. D'autres tentèrent même d'enfreindre publiquement l'institution de la monogamie. La tradition imposée par la Loi perdait clairement de sa force, et je n'ose guère poursuivre sur ce désagréable sujet. »

Le comportement de l'Homme-singe est intéressant à cet égard et montre bien l'échec de Moreau : dans la subtile échelle qui sépare les animaux de l'homme, les hybrides n'atteignent certainement pas l'échelon humain. Cette capacité à former des pensées complexes par l'enchaînement de concepts ne réussit pas. D'ailleurs, Moreau ne sera jamais satisfait du résultat de ses recherches. C'est pour cette raison qu'il se désintéresse de ses sujets d'étude et les laisse s'organiser en communauté, indifférent à leur sort. Mais les caractéristiques humaines sont inégalement distribuées chez les *Beast Folk* et à des degrés dont l'écart est considérable. Si la très grande majorité d'entre eux arrivent à maîtriser le langage courant de manière plutôt articulée, cette utilisation demeure simple et limitée à des questions concrètes. Le seul à atteindre un échelon supplémentaire est l'Homme-singe, mais surtout sur la base de l'imitation, très peu par le biais de la raison, de l'abstraction ou de la conceptualisation. Darwin explique que dans certains cas d'état morbide du cerveau humain, le patient a tendance à perdre l'usage de la parole et ne fait plus que répéter ce qu'il entend, que les mots soient dans sa langue ou non. Par contre, selon une étude de Didier Desor³¹ évoquée par Darwin, les animaux n'imiteraient jamais les actions humaines, à l'exception de leurs plus proches cousins, les singes. *The Island of Dr. Moreau* en donne un bon exemple :

The Monkey Man [...] had a fantastic trick of coining new words. He had an idea, I believe, that to gabble about names that meant nothing was the proper use of speech. He called it « big thinks », to distinguish it from « little thinks » — the same everyday interests of life. If ever I made a remark he did not understand, he would praise it very much, ask me to say it again, learn by heart, and go off repeating it, with a word wrong here or there²⁸. (*IDM*, p. 191-192)

31. Voir Didier Desor, *Le comportement social des animaux*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1999, 256 p.

32. L'Homme-Singe avait le « fantastique talent pour fabriquer de nouveaux mots. Il avait l'idée, je crois, qu'en baragouiner qui ne signifiaient rien était l'usage naturel à faire de la parole. Il appelait cela "grand penser" pour le distinguer du "petit penser" — lequel concernait les choses utiles de l'existence journalière. Si par hasard je faisais quelque remarque qu'il ne comprenait pas, il se répandait en louanges, me demandait de la répéter, l'apprenait par cœur, et s'en allait la dire, en écorchant une syllabe ici ou là, à tous ses compagnons. »

S'il n'arrive qu'à créer un effet comique en n'offrant qu'une parodie de pensée, l'Homme-Singe semble au moins parvenir à saisir l'idée de complexité. Il n'arrive pas à énoncer de *Big Thinks*, mais en saisit l'importance pour appartenir à l'humanité. Un des premiers signes de la régression des hommes-animaux, avec l'abandon de l'idée de décence, est justement la dégradation du langage. Les créatures, qui, dans un premier temps, utilisent la langue avec une grande clarté, commencent à éprouver certains problèmes d'élocution, tout en maintenant intacte leur compréhension, compréhension qui décline moins rapidement (selon l'idée de Darwin que certains animaux, s'ils ne sont pas capables d'utiliser un langage complexe, arrivent à saisir ce que l'homme leur dit). Ce déclin de l'utilisation langagière, qui ultimement mène à l'émission de simples sons, provoque chez le narrateur un véritable sentiment d'inquiétante étrangeté. Alors qu'il s'identifiait jusqu'à un certain point aux hommes-animaux au début, leur compagnie finit par le révolter, le fossé entre eux s'étant creusé alors que la communication devenait impossible.

Le retour à l'équilibre

Pour terminer, voyons ce qu'il advient des hommes-animaux après leur régression et quelle conclusion on peut en tirer. L'évolution (des vivants, mais aussi de n'importe quel autre phénomène naturel) fonctionne par des bouleversements extérieurs (de l'environnement) ou intérieurs (une mutation due au hasard, par exemple) qui créent un déséquilibre, jusqu'au rétablissement d'un nouvel équilibre. La scène de la régression est une fictionnalisation de ce retour à l'équilibre. Dans le microcosme qu'est l'île, les expériences de Moreau ont agi dans le système évolutif comme un bouleversement extérieur et, lorsque Moreau est tué, les hybrides dont la forme est instable peuvent soit continuer d'évoluer vers plus d'humanité, soit régresser. Finalement, c'est un retour à l'animalité qui s'impose. Ce nouvel équilibre s'établit sur l'île lorsque les créatures ont terminé leur régression et ont perdu presque toute trace d'humanité. Toutefois, leur forme finale se distingue largement de leur forme initiale : les animaux modifiés par Moreau le seront à jamais. Le narrateur explique :

Of course these creatures did not decline into such beasts as the reader has seen in zoological gardens — into ordinary bears, wolves, tigers, oxen, swine, and apes. There was still something strange about each; in each Moreau had blended this animal with that; one perhaps was ursine chiefly, another feline chiefly, another bovine chiefly, but each was tainted with other creatures — a kind of generalized animalism appeared through the specific dispositions³³. (*IDM*, p. 194-195)

Si l'on considère la régression des *Beast Folk* montrée dans le roman comme la mise en récit d'une évolution inversée, d'une désévolution, le résultat n'est pas si surprenant. L'ancêtre de l'homme n'est pas le singe, mais il est juste de dire que l'homme et le singe partagent un ancêtre commun, un animal qui aurait des caractéristiques généralement simiesques. Et l'on pourrait dire de même de tous les autres animaux : ils ont un ancêtre commun qui porte en germes la diversité à venir. Les animaux qui peuplent l'île à la fin du récit ressemblent fort à cette image. Ils portent en eux les attributs latents des hommes qu'ils auraient pu devenir et des animaux qu'ils ne seront plus jamais. La désévolution est complétée et l'homme quitte finalement l'île pour retourner à sa civilisation. Mais le retour n'est pas si simple, bien sûr. Prendick n'est plus le même, mais surtout son regard sur les autres humains a changé :

Then I look about me at my fellow-men. And I go in fear. I see faces keen and bright, others dull and dangerous, others unsteady, insincere; none that have the calm authority of a reasonable soul. I feel as though the animal was surging up through them; *that presently the degradation of the Islanders will be played over again on a larger scale*. I know this is an illusion, that these seeming men and women, men and women forever, perfectly reasonable creatures, full of human desires and tender solicitude, emancipated from instinct, and the

33. « Néanmoins ces créatures ne redevinrent pas exactement des animaux tels que le lecteur peut en voir dans les jardins zoologiques — d'ordinaires loups, ours, tigres, bœufs, porcs ou singes. Ils conservaient quelque chose d'étrange dans leur conformation; en chacun d'eux, Moreau avait mêlé cet animal avec celui-ci : l'un était peut-être surtout ours, l'autre surtout félin; celui-là bœuf, mais chacun d'eux avait quelque chose provenant d'une autre créature, et une sorte d'animalisme généralisé apparaissait sous des caractères spécifiques. »

slaves of no fantastic Law — being altogether different from the Beast Folk³⁴. (*IDM*, p. 204)

Cet effet de miroir, l'île du Dr. Moreau faisant écho à l'île d'Angleterre, conclut l'aventure de Prendick, redéfinissant ainsi les catégories humaines, voyant dans ses compatriotes des traces de l'animalité des *Beast Folk*. Il semble que la définition de l'être humain ne soit vraiment que dans le regard de l'observateur, selon des critères mouvants et variables, regard bouleversé par le côtoiement d'êtres à l'identité trouble et instable. Puisque l'homme ne peut que se définir lui-même, c'est généralement sur la base de similarités qu'il reconnaît ses semblables, mais Wells nous montre bien l'angoisse provoquée par l'impression d'étrangeté : « I was almost as queer to men as I had been to the Beast People. I may have caught something of the natural wildness of my companions³⁵. » (*IDM*, p. 203)

Le néo-darwinisme

Dans son roman *Moreau's Other Island*³⁶, écrit en 1980, Brian Aldiss s'inspire et rend hommage à Wells en réactualisant le fantasme du docteur Moreau. Mais dans les mains de Mortimer Dart, enfant difforme de la thalidomide, la vivisection est devenue manipulation génétique et chimique et les motivations scientifiques ont pris une tournure politique. Or, ces deux déplacements en disent long sur l'évolution de la science et de sa pratique entre Darwin et la guerre froide. D'une part, la physique

34. « Si, alors, je regarde mes semblables autour de moi, mes craintes me reprennent. Je vois des faces âpres et animées, d'autres ternes et dangereuses, d'autres fuyantes et menteuses, sans qu'aucune possède la calme autorité d'une âme raisonnable. J'ai l'impression que l'animal va reparaitre tout à coup sous ces visages, *que bientôt la dégradation des monstres de l'île va se manifester de nouveau sur une plus grande échelle*. Je sais que c'est là une illusion, que ces apparences d'hommes et de femmes qui m'entourent sont en réalité de véritables humains, qu'ils restent jusqu'au bout des créatures parfaitement raisonnables, pleines de désirs bienveillants et de tendre sollicitude, émancipées de la tyrannie de l'instinct et nullement soumises à quelque fantastique Loi – en un mot, des êtres absolument différents de monstres humanisés. » (je souligne)

35. « J'apparaissais aussi étrange aux hommes que je l'avais été aux hommes-animaux, ayant sans doute gardé quelque chose de la sauvagerie naturelle de mes compagnons. »

36. Brian Aldiss, *Moreau's Other Island*, Londres, Cape, 1980, 174 p.

théorique a trouvé son application dans la fabrication d'une arme de destruction massive, avec toutes les conséquences éthiques que cela comporte, et, d'autre part, son développement exponentiel lui a permis des découvertes encore impensables au XIX^e siècle.

Darwin avait bien compris que les espèces évoluent par le biais d'une lutte du plus fort (traduction habituelle, quoiqu'inexacte, du terme *fittest*), mais les mécanismes de cette évolution lui sont demeurés inconnus. C'est pourquoi depuis les découvertes sur l'hérédité en génétique, nous parlons désormais de néo-darwinisme. Les nombreuses adaptations cinématographiques de *The Island of Dr. Moreau* tablent souvent sur ces avancées et exploitent les possibilités narratives des manipulations génétiques et du clonage. L'influence de Darwin et de ses théories continue aujourd'hui et continuera sans doute pour encore longtemps à influencer et à nourrir la fiction. Wells fut un précurseur en fournissant à ses lecteurs une occasion de réfléchir sur la science et ce qu'elle permet, sur l'éthique de sa pratique, mais surtout sur ce que signifie pour l'homme de mieux comprendre ses origines et son évolution. Ce que cela signifie pour sa nature même, son identité en tant qu'espèce, sa façon de se définir. Si le voyage improbable de Prendick dans l'île du Dr. Moreau ne fournit que peu de réponses, il a le mérite de poser des questions qui le sont rarement : qu'est-ce qui nous différencie vraiment des animaux? Y a-t-il une frontière claire ou n'est-ce pas plutôt qu'une question de degré?

Bibliographie

Joseph Altairac, *Herbert George Wells : Parcours d'une œuvre*, Amiens, Encrage Édition, 1998, 207 p.

Michael V. Angrosino, *The Culture of the Sacred. Exploring the Anthropology of Religion*, Propect Heights (Illinois), Waveland Press, 2004, 264 p.

Charles Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe* [*The Descent of Man*], Paris, Institut Charles Darwin International et Éditions Syllepse, 2000, 825 p.

Charles Darwin, *Origin of Species*, New York et Boston, M. M. Caldwell Co. Publishers, Berkeley Library, 1899 [1859], 501 p.

Didier Desor, *Le comportement social des animaux*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1999, 256 p.

Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, Presses universitaires de France, 1968 [1912], 647 p.

Robert M. Philmus et David Y. Hughes [dir.], *H. G. Wells: Early Writings in Science and Science Fiction*, Berkeley, University of California Press, 1975, 249 p.

Gwenhaël Ponnau, « La preuve par deux du darwinisme : *La machine à explorer le temps* et *L'île du docteur Moreau* », *Europe : revue littéraire mensuelle*, vol. 64, n° 681-682, janv.-fév. 1986, p. 76-88.

Herbert Georges Wells, *The Island of Dr. Moreau*, New York, Signet Classics, 2005 [1896], 224 p.